



CLASSIQUES  
GARNIER

Édition de MICHAUT (Gustave), « Notice bibliographique », *Obermann*, I, SENANCOUR (Etienne Jean-Baptiste de), p. a-g

DOI : [10.48611/isbn.978-2-406-12775-8.p.0007](https://doi.org/10.48611/isbn.978-2-406-12775-8.p.0007)

*La diffusion ou la divulgation de ce document et de son contenu via Internet ou tout autre moyen de communication ne sont pas autorisées hormis dans un cadre privé.*

© 1912. Classiques Garnier, Paris.  
Reproduction et traduction, même partielles, interdites.  
Tous droits réservés pour tous les pays.

## NOTICE BIBLIOGRAPHIQUE

Première édition :

OBERMAN<sup>1</sup>. || LETTRES || PUBLIÉES || PAR M... SÉNANCOUR<sup>2</sup>,  
|| AUTEUR DE RÉVERIES SUR LA NATURE || DE L'HOMME... ||

*En épigraphe* : « Etudie l'homme et non les hommes.

PYTHAGORE. »

A Paris, chez Cérioux, Libraire, quai Voltaire. De l'imprimerie de la rue de Vaugirard, N° 939. — An XII-1804 [2 vol. in-8°].

*Au verso du faux titre* : « Le présent ouvrage est mis sous la sauve-garde des lois et de la probité des Citoyens. Nous poursuivrons devant les tribunaux tout contrefacteur, distributeur ou débitant d'éditions contrefaites. Deux exemplaires de la présente édition originale sont, conformément à la loi, déposés à la Bibliothèque nationale.

Cérioux. »

Suit la *Table*, puis les *Indications*, paginées de III à VIII, puis les *Observations*, paginées de I à X, puis le texte, jusque et y compris la 46<sup>e</sup> lettre, paginé de 11 à 384.

Le second volume contient le reste du texte, jusque et y compris la lettre 89, paginé de 1 à 381 ; puis, au verso de 381, une page d'errata<sup>3</sup>, sous le titre *Corrections nécessaires*.

J'appelle cette édition A.

Deuxième édition :

OBERMANN, || PAR || DE SÉNANCOUR. || **deuxième édition.**  
|| AVEC UNE PRÉFACE DE SAINTE-BEUVE. ||

A la librairie d'Abel Ledoux, Quai des Augustins, n° 37. Paris. MDCCCXXXIII. [2 vol. in-8°.]

1. Et non *Obermann*.

2. Au t. II, *Senancour* (sans accent sur l'e).

3. J'ai tenu compte de cet erratum, pour établir le texte de A.

Sur une page, après le faux titre : « SUR LA DEUXIÈME ÉDITION. Le directeur de la *Biographie universelle des Contemporains*, M. de B..., a été l'éditeur du livre de l'*Amour* ; il avait recueilli divers volumes des éditions anciennes des autres ouvrages de M. de S..., avant de le connaître personnellement. Plus tard il eut aussi entre les mains un exemplaire d'*Obermann*, avec quelques additions. Il est vrai qu'à une autre époque, on avait lu en tête d'une deuxième édition des *Réveries sur l'homme* : « *Obermann* ne sera pas réimprimé. » Mais une semblable détermination pouvant être abandonnée sans compromettre les intérêts de personne, M. de B... paraît avoir été autorisé à publier de nouveau ces deux volumes. L'édition présente remplace celle qu'il se proposait de faire quand l'épidémie l'a enlevé. »

Suit, sans titre, l'étude de Sainte-Beuve [*Port. cont.* I, 173], datée du 18 mai 1833 et paginée III à XVI ; puis les *Observations* et le texte, jusque et y compris la lettre 47, le tout paginé de 1 à 406 ; puis deux pages de *Notes* (407 et 408).

Le deuxième volume contient le reste du texte, jusque et y compris *Dernière partie d'une lettre sans date connue*, paginé de 1 à 374 ; plus 5 pages de *Notes* (375 à 379).

J'appelle cette édition B. Le texte en offre infiniment peu de différences avec celui de l'édition A.

Troisième édition :

OBERMANN || PAR DE SENANCOUR || NOUVELLE ÉDITION  
REVUE ET CORRIGÉE || AVEC UNE PRÉFACE || par **George Sand**.

Paris, Charpentier, libraire-éditeur, 29 rue de Seine, 1840.  
[un vol. in-12.]

Préface signée George Sand, sans date, paginée de 1 à XVIII, puis les *Observations*, paginées de XIX à XXV, le texte, paginé de 1 à 519, enfin les *Notes*, paginées de 521 à 526.

J'appelle cette édition C et c'est celle-là dont je reproduis le texte<sup>1</sup>, avec la pagination en marge de ce texte.

1. Les variantes de A et de B sont données au bas des pages. — Senancour, dans la suite, a utilisé de nombreux morceaux d'*Obermann*, notam-

Il a été fait à la même librairie des réimpressions postérieures à 1840. J'ai examiné celles qui portent les dates de 1845 et de 1901. Elles sont toutes deux et différemment fautives, parfois inexactes, parfois incomplètes, parfois hybrides et mêlant arbitrairement les trois textes ou du moins les deux derniers.

---

Alors que les éditions A et B sont, à fort peu de choses près, semblables, l'édition C offre avec elles de très nombreuses différences.

La plupart sont des modifications de pure forme. Senancour y corrige toutes les fautes contre la grammaire, ou tout ce qu'il a cru des fautes. Il remplace par l'article ou par *en*, le pronom possessif employé en parlant des objets inanimés (cette correction, la plus fréquente de toutes, revient près de 40 fois); il remplace *depuis* par *de* (*apporter des livres depuis Lausanne*); *d'avantage que* par *plus que*; *malgré que* par *quoique*; *dès lors que* par *dès que*; *certains* par *de certains*; *inaptitude à* par *inaptitude quant à*; *en imposer à* par *imposer à* (*le nom d'homme peut imposer un peu à des cœurs jeunes*), etc. Il supprime l'adjectif *perdurable*. Il fait, sauf oubli, *automne* du masculin. Il met *ce sont* au lieu de *c'est*, quand les mots qui suivent sont au pluriel. Il rétablit la concordance des temps. Il cesse d'employer (sauf oubli encore) *se rappeler* comme intransitif, *atteindre*, *plaisanter*, *descendre*, *fixer* (regarder fixement), *prétendre* (aspirer à) comme transitifs. D'autres corrections sont des corrections d'élégance ou d'harmonie. Il remplace *pas* par *point* ou vice-versa; il introduit ou supprime des *car*; il efface *dans le sein de*, dont il avait abusé; il

ment pour les *Réveries*. Il m'a paru que je n'avais pas à en tenir compte : ces morceaux étant modifiés pour s'adapter à un autre ensemble. Et il a semblé à l'éditeur des *Réveries*, M. Merlant, qu'il ne pouvait pas donner dans son texte une édition fragmentaire d'*Obermann*. Nous avons résolu la difficulté en imprimant ici, en appendice, les variantes par lesquelles les pages des *Réveries* tirées d'*Obermann* diffèrent de C. Des astérisques dans le texte renvoient à chacune de ces variantes.

écrit *en moi* au lieu de *dans moi* ; il remanie quelques phrases pour éviter les répétitions de mots, les amphibologies ; il renonce à des expressions qui lui semblent trop poétiques (*la douceur d'une terre* au lieu de *la douce mélodie d'une terre*), etc. Tout cela, ce ne sont que des corrections de langue ou de style, qui attestent les scrupules littéraires de Senancour, mais sont, par ailleurs, assez indifférentes<sup>1</sup>.

D'autres changements — de pure forme encore — ont une plus grande importance. — Senancour supprime son idylle attribuée à un vieil auteur grec et la longue note qui suit sur la confédération suisse, comme s'il jugeait que l'idylle fait disparate, que la note est au moins inutile (xxxii). Il se montre donc plus soucieux de l'unité de ton de son œuvre. — D'autre part, il semble désireux d'éviter pourtant le reproche de monotonie. A trois reprises différentes, il supprime le mot *permanence*, une fois purement et simplement (xxxviii), une fois pour le remplacer par *persévérance* (1), une autre fois enfin pour le remplacer par *constance* (LXX). Sainte-Beuve avait écrit en 1832 que « la devise de Senancour était assurément *permanence* » ; on dirait vraiment que l'auteur se le rappelle et proteste discrètement là contre. — Mais la plupart des corrections de cet ordre ont pour but d'atténuer la familiarité, la liberté, la verdeur de certaines expressions. Senancour n'ose plus parler du « bouilli réchauffé avec des petits oignons », de la « soupe grasse », de « boire à la fraîche » (xx), d'un « homme crapuleux » (2<sup>e</sup> fragment), du « désagrément d'avoir des cors » (xlii) ; il n'ose plus dire « cela » pour désigner des gens vulgaires (xlv) ; il baptise les « vaches », « génisses » (lii) ; il remplace le « bonnet de nuit » par un « chapeau gris » plus décent (Lxxviii) ; il ne se risque plus à écrire qu'un homme « cherche les femmes » (Lxxix) ; les livres dédaignés des philosophes ne sont plus « étalés, à trois sous la pièce, au milieu de la boue des quais », ils sont « étalés » tout simplement, et leurs pages ne sont plus « livrées aux charcutiers pour envelopper des cervelas », elles sont — en termes nobles — « livrées aux plus

1. Je néglige ici les corrections de fautes matérielles.

vils usages du trafic » (LXXIX) ; enfin, Senancour n'ose plus adresser aux séducteurs son apostrophe énergique : « *Les verrats aussi sont des mâles* » (LXXX). La réserve et aussi la pruderie du goût classique réapparaissent donc d'une manière assez curieuse dans cette troisième édition.

Mais les modifications de toutes les plus significatives sont celles qui ont pour résultat de changer ou le ton dont étaient exprimées certaines idées ou ces idées elles-mêmes. — Senancour atténue son ironie : les nobles ne disent plus « le roi mon maître » avec « un *si plaisant orgueil* » mais « avec orgueil » simplement (LII) ; il atténue ses attaques contre le mariage : ce ne sont plus seulement « des choses *au moins inutiles* », ce sont des « choses *hasardées* ou inutiles » (LXIII). — A voir comment il supprime deux fois dans une même lettre (IV) le mot *romanesque*, on dirait qu'il reconnaît maintenant qu'Obermann n'est pas tout à fait exempt de ce reproche. — Ailleurs il modifie certaines formules qui auraient pu faire accuser son personnage ou lui-même de montrer quelque orgueil : il a des pressentiments, il n'appelle donc plus homme de « *génie* » celui qui a ce don (XLVI) ; il ne se vante plus de n'avoir jamais manqué « à un *seul devoir réel* », mais seulement de n'avoir pas « manqué, *en ce genre* (en matière de mœurs), à des devoirs réels » (XLIII) ; si sa tête est « dérangée », il ne se flatte plus que c'est précisément par la « raison », mais, plus timidement, « par la raison *peut-être* » (LXXXVIII). Il est plus modéré, plus prudent, plus modeste.

C'est surtout en matière de religion, de philosophie, de morale, que les corrections sont nombreuses et caractéristiques. — Le prêtre catholique est encore « avide » et « aigri », du moins il n'est plus « *sinistre* » ; la croix est encore « un étrange emblème », du moins elle n'est plus « un *gibet sanctifié* » (XII). — Quand il est dédaigneusement question d'une religion, c'est de « la religion du pays », ce n'est plus de « la religion de Jésus crucifié » (XXII). — Ce même nom de *Jésus* disparaît, là où il était placé inutilement et d'une manière peu favorable (XXIX, I). — Si l'auteur met en doute l'« immortalité », il évite de rappeler

que c'est un « dogme » (XXXVIII). — Il appelle le monde, « monde actuel et visible », et non plus « monde actuel et vrai », ce qui semblait impliquer que la vie future est une fable (XLI). — Il atténue l'ironie avec laquelle il raillait la « sublime hauteur » des visions qui hantent le novice à peine tonsuré (XLIII). — A cette question, comment échapper au doute, il avait jadis répondu, ironiquement encore : « *En lisant la Démonstration évangélique* », il répond maintenant, d'un ton plus sérieux : « Peut-être par quelque réflexion plus profonde, qui ramènerait des doutes plus religieux dans leur indépendance » ; et, s'il se plaint toujours du trop grand nombre « d'hommes de Dieu », il les appelle un « ramas » et non plus une « populace » (XLIV). — Il ne demande plus à son correspondant, qui a songé à le convertir : « Et vous n'avez pas ri ? » (XLIX). — S'il laisse subsister une profession de foi assez sceptique, il l'atténue par cette note : « Moins jeune, Obermann serait plus d'accord avec lui-même, malgré ses doutes » (L). — Il avait écrit, en parlant de sa mort, « quand je ne serai plus rien », il avait écrit que l'homme « descendra tout entier » au sépulchre ; il efface rien et tout entier, et laisse ainsi au moins dans l'incertitude le problème de l'immortalité (LI et LXXXIX). — Il avait cité favorablement Boulanger et Helvétius, il supprime leur noms (LXXIX) et si, plus tard, l'auteur de l'*Antiquité dévoilée* reparait, du moins il n'est plus un homme « étonnant » (LXXXV). — Il avait constaté que « malheureusement » la morale, pour beaucoup d'hommes, est subordonnée à leurs opinions religieuses, maintenant il note le fait sans le juger ; et, quand Obermann revendique le droit de parler des religions comme « d'institutions accidentelles », il explique en note : « Il est certain que l'éloignement d'Obermann pour des doctrines qui lui paraissent accidentelles, ne s'étend pas jusqu'aux idées religieuses fondamentales » (LXXXI). — Toutes ces corrections, on le voit, tendent au même but. Senancour, sans accepter le catholicisme intégral, atténue la vivacité de sa polémique contre ses dogmes, ses symboles et son clergé. Il essaye d'en dégager une religion essentielle qu'il puisse accepter. Sur la question de l'immortalité en particulier, s'il ne cesse point de la croire douteuse, du moins il aspire à la trouver vraie.

Ce n'est pas à dire, cependant, qu'il chante la palinodie. De rares corrections nous montrent au contraire qu'il entend ne pas aller au delà d'un certain point fixé d'avance. Pascal n'est plus « *grand* » (XLIV); en revanche Voltaire, tant attaqué par les polémistes catholiques, est proclamé « *généreux* » (LXXVIII); et surtout une objection fondamentale est maintenant adressée au catholicisme. Senancour avait dit : « la religion *est aussi bienfaisante que solennelle* »; il dit maintenant : « *Si elle n'annonçait pas d'épouvantables châtimens, elle paraîtrait aussi bienfaisante que solennelle* » (XLIII). Senancour ne veut pas qu'on s'y trompe : il n'est pas chrétien et ne le deviendra jamais. — On voit donc que l'étude des variantes d'*Obermann* n'est pas inutile à qui veut connaître l'histoire et l'évolution intérieure de Senancour.

G. M.

